

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

RENTES DE PARIS

Table with 2 columns: Rente (3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price (45 90, 96 00, 104 60)

Service particulier du Journal de Roubaix. Au moment où nous mettons sous presse nous n'avons pas encore reçu les autres cours du jour.

Table with 2 columns: Actions (Banque de France, Société générale, Crédit foncier) and Price (3820 00, 522 00, 897 00)

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 7 janvier. Change sur Londres, 4.84 1/2; change sur Paris, 513 1/4. Valeur de l'or, 112 5/8.

ROUBAIX 10 JANVIER 1876

Bulletin du jour

Rien n'est venu confirmer ici, la nouvelle donnée par le Standard, d'après laquelle les réserves autrichiennes auraient été avisées de se tenir prêtes...

Les Filles du Colonel

Hortense, à ce mot qui confirmait ses doutes, attira vers elle la petite Marie par un mouvement instinctivement affectueux. L'enfant se laissa embrasser en ouvrant des yeux surpris...

paraît être uniquement attribuable à l'absence momentanée de Londres du comte Derby. Le Standard assure positivement que la nouvelle à sensation donnée par le Standard relativement au rappel des réserves de l'armée autrichienne est dénuée de fondement.

On nous télégraphie de Berlin, le 8 janvier et d'après une communication de source privée venant de Vienne, que le gouvernement français aurait notifié au gouvernement autrichien son approbation sans condition de la note du comte Andrassy et avait envoyé à ses représentants à Londres et à Rome l'ordre d'agir dans le même sens auprès des gouvernements anglais et italiens.

Une note officieuse publiée par la correspondance politique de Vienne déclare que les gouvernements d'Autriche et de Hongrie ont suspendu pour peu de temps les négociations sur les questions pendantes entre ces deux parties de l'Empire.

Le Constitutionnel se dit autorisé à déclarer que le ministre de l'intérieur, ni son chef de cabinet n'ont fait à la presse aucune communication relative aux candidatures au Sénat, patronnées par le gouvernement et que, par conséquent, le ministre de l'intérieur et son chef de cabinet ayant seuls qualité pour faire de semblables communications, la liste des prétendus candidats officiels, publiée par plusieurs journaux, est dépourvue de tout caractère d'authenticité, et n'a pas la moindre importance.

M. le ministre de l'intérieur n'a encore adressé aux préfets et aux sous-préfets aucun avis définitif en complète, chaque jour au ministère de l'intérieur les dossiers de tous les candidats conservateurs au Sénat, et le gouvernement ne pourra se prononcer, en connaissance de cause, que vers le 20 janvier, après l'élection des députés.

Chronique Parisienne

Un projet, sur lequel il y a beaucoup à dire, ramène en ce moment l'attention sur le nom du baron Taylor. Il s'agit de la construction, au sein du quartier le plus vivant, le plus central de Paris — ou désigné même la rue de Trévise — d'un magnifique hôtel, dans lequel s'installeraient les diverses sociétés littéraires et artistiques de France: Société des gens de lettres, Société des auteurs dramatiques, Société des compositeurs de

musique, Société des artistes dramatiques, etc., etc. L'idée, très belle et très ingénieuse en principe, sourit à très peu de gens de lettres. Les gens de lettres aiment assez à être chez eux; leurs intérêts sont entièrement distincts de ceux des artistes et en certain cas peuvent même être opposés. Bien que, d'après le projet général résumé par plusieurs journaux spéciaux, entre autres par l'Art musical, chaque société doive avoir son installation particulière, indépendamment, mon avis est qu'il n'y a rien de bon à attendre d'une centralisation amenant forcément des voisinages — les voisins, es amenant généralement des rivalités et des conflits.

Les sociétés que M. le baron Taylor a conçues le dessein de centraliser dans un hôtel unique sont loin, d'abord, d'être aussi riches les unes que les autres. Tandis que la société des artistes dramatiques nage dans l'opulence au point de faire des rentes on ne peut plus sérieuses à certains membres retraités, la société des gens de lettres, par exemple, ne possède qu'un capital respectable sans doute, mais relativement modeste. Il serait donc à craindre que l'inégalité des moyens pratiques dans la répartition des frais de construction d'abord, et ensuite dans la répartition des frais d'entretien courant, placât la société des gens de lettres dans un état d'infériorité indigne d'elle.

Telle qu'elle est constituée aujourd'hui, la Société des gens de lettres est loin d'être parfaite. Mais enfin, telle qu'elle est, elle compte parmi ses membres tout ce que la littérature contemporaine possède d'illustrations et de notabilités. A cet égard, elle demeure quand même, de par le privilège de la pensée, sur toutes les autres branches de l'intelligence humaine, — musique, peinture, interprétation dramatique, — la première des sociétés, la Société souveraine. Elle a su, depuis sa fondation, conserver l'indépendance absolue qui en est la condition essentielle.

On se rappelle encore l'éclat de rire qui, d'un bout de la France à l'autre, accueillit, il y a une dizaine d'années, certain rapport de M. de Sacy (rédacteur du Journal des Débats qui, depuis... mais, alors!) où cet honorable écrivain-sénateur avait osé proposer l'expression d'Empire des lettres, pour désigner la grande famille littéraire. Cette indépendance, — et surtout cette souveraineté, — il sied que la Société des gens de lettres les maintienne et, pour cela, il faut qu'elle ne doive rien à personne, — fût-ce à M. le baron Taylor, doyen et président de la Société des artistes dramatiques, dont les membres, quelque éminents qu'ils soient, relèvent directement de la critique, c'est-à-dire de quiconque tient une plume et fait ou fera partie de la Société des gens de lettres.

M. le baron de Taylor est une des figures quasi-historiques. Agé de 85 ans bien sonnés, il continue à présider chaque mois un dîner qui porte son nom et dont l'histoire sera un jour légendaire. A ce dîner, n'assistent qu'un petit nombre d'écrivains, scrupuleusement triés sur le volet de l'impartialité et de la vraie fraternité littéraire. La politique en est expressément exclue. Causeur charmant, — le dernier causeur peut-être! — le baron Taylor raconte ses souvenirs et y tient ses auditeurs sous le charme. Non-seulement il a beaucoup vu, je dirais même il a tout vu et tout retenu, mais encore il a, certains jours,

ris, il s'accusait de n'avoir pas rendu justice à sa femme, de l'avoir méconnue, attristée, que sais-je?

— Etait-ce vrai? — Je n'en crois pas un mot. Mon cousin était vif, un peu rude même, mais un excellent cœur. S'il a fait souffrir Berthe Aubépin, ce qui n'est pas prouvé, ce ne peut être que par jalousie... Or, vous savez, mademoiselle, que ce défaut-là, pour beaucoup de femmes, c'est une qualité.

Hortense sourit discrètement pour ne pas laisser démêler quelle opinion elle professait sur cette question délicate.

— Ce sont ses enfants qui l'ont rattaché à la vie. Vous ne vous figurez pas la passion de famille qui possède mon cousin.

— C'est un homme de cœur, n'est-ce pas? — C'est une nature concentrée que la mort violente de sa jeune femme a rendue plus sociable et digne de toute estime.

Hortense, chez qui le sentiment de la famille était aussi le plus largement développé, s'oubliait volontiers à parler de cet homme sombre et malheureux, dont le dévouement paternel avait quelque chose de touchant.

Mais Mme Fontille, qui songeait à sa recette de confiture d'orange, proposa

— Mon cher Dumas, dit-il, puisqu'il n'y a pas moyen de compter sur vous, vous allez me suivre: je vous emmène chez moi, je vous conforme dans ma bibliothèque, et pendant que je ferai mes derniers préparatifs, vous me brocherez la chose. N'essayez pas de résister, ou j'appelle des gendarmes.

Dumas en riant, se laisse faire; le baron l'enferme sous clef. Au bout d'un quart d'heure, le prisonnier passe à son geôlier un premier feuillet de copie; dix minutes après, deuxième feuillet, et ainsi de suite. Le baron est ravi, donne à Dumas la clef des champs, prend la pose, arrive à Madrid et prononce son toast. Silence glacial.

Fort déconcerté, car le morceau littéraire était incontestablement les plus remarquables et des plus éloquentes, le baron Taylor prend à part un ami, le peintre D... qui l'accompagnait en Espagne et lui demande s'il y comprend rien.

— Me suis-je donc trompé à ce point? N'est-ce pas excellentement écrit? — Hélas! ce ne l'est que trop: mon cher maître, répondit D... en riant: vous avez lu, sans vous en douter, une page de Chateaubriand.

L'impression du baron Taylor n'avait pas songé qu'en enfermant Alexandre Dumas sous clef, dans son cabinet, il le laissait du même coup en face de sa bibliothèque, et Alexandre Dumas en avait profité pour se débarrasser de la corvée ainsi qu'on l'a vu.

Inutile d'ajouter que le baron Taylor rit avec le peintre D... de ce tour possible et que vingt-quatre heures après son talent de causeur avait totalement effacé toute désagréable impression.

Peu de personnes savent que ce fut le baron Taylor qui obtint du roi l'autorisation de rendre à notre première scène le Mariage de Figaro. En ces temps troubles, d'opposition systématique et de Voltaire-Touquet, on se souvenait, avec trop de raison, hélas! du mal qu'avait fait cette comédie, de l'influence qu'elle avait eue sur la révolution, sur la ruine du respect en France. On craignait que la comédie ne fût de nouveau interprétée comme un pamphlet. Le baron Taylor alla droit au roi et prit la responsabilité de la tentative. Le soir de la première représentation, tous les spectateurs avaient en main la petite édition Touquet qui contenait quatre sons afin de suivre les auteurs et de confronter avec leur déblit chaque passage de l'œuvre. Une fois certain que la censure n'avait rien coupé, le baron Taylor applaudit avec enthousiasme, et ne se livra pas à la moindre manifestation politique. Le baron Taylor avait gagné la partie.

Grand voyageur devant Dieu, comme Nemrod était chasseur, le baron Taylor a parcouru non-seulement l'Europe, mais une partie de l'Asie et de l'Afrique. Cette activité infatigable valait en son temps force brocards des petits journaux à « monsieur le commissaire royal près la Comédie-Française », qui continuait à gouverner notre première scène, tout en visitant l'Alhambra, — ou le monastère du Sinaï. Je ne résiste pas, à propos de ces voyages, à raconter une petite aventure qui valut au baron Taylor son amitié pour Alexandre Dumas. Accablé de travaux littéraires et archéologiques, le baron avait pris le célèbre romancier de lui rédiger un petit discours, une sorte de toast, qu'il était forcé de prononcer dès son arrivée à Madrid. Dumas, pareasseux comme tous les gens de lettres, n'avait pas encore écrit une ligne, lorsque l'heure du départ arriva. Le baron Taylor fit irruption chez lui.

indisamment à Mlle de Glarande de venir admirer les fruits splendides qu'elle s'était procurés à cette intention. On passa dans la salle à manger; les fourneaux s'allumèrent; on éplucha, on para les oranges; on fouilla dans ses plus savoureux repis la science du sirop.

Hortense, tout en se livrant, jusqu'à l'heure du dîner, à la confection des compotes modèles, trouva l'occasion de ramener plusieurs fois encore dans la conversation ses intéressants petits voisins.

Ce fut avec leur pensée qu'elle s'éveilla le lendemain. Quand elle s'approcha de sa fenêtre, et vit leurs petites têtes pâles collées aux vitres d'en face, elle leur sourit gracieusement avec un geste amical.

S'il n'avait pas fait un froid assez vif... et aussi, si elle avait sûre qu'ils fussent seuls à la maison, elle aurait volontiers ouvert la croisée pour échanger quelques mots avec eux à travers la cour étroite.

Depuis ce jour, elle tourna bien souvent les yeux de leur côté, et put se convaincre que si l'accord ne régnait pas toujours d'une façon absolue entre le père et les enfants, ce n'était pas la patience qui manquait au professeur,

mais bien plutôt la bonne volonté aux élèves. Elle s'informait auprès de Mme Fontille du moment où seraient distribués la boîte de soldats et la poupée.

— Marie travaille quand elle le veut, disait Mme Fontille; c'est une petite fille intelligente, nerveuse et fine, qui se sent adorée, et parfois en abuse.

— Et Bébé? — Le malheureux enfant a été, parait-il, vivement impressionné par la vue de sa mère, rapportée toute sanglante après l'accident fatal qui l'a tué... Il est resté longtemps sans parler, sans sourire. Maintenant il parle, il rit, mais il ne pense guère.

Et Hortense se sentait émue d'une pitié profonde que s'adressait peut-être plus encore au triste père qu'à l'enfant inconscient.

Le colonel donnait un dîner chaque semaine. Il désirait que tous ses officiers vissent à tour de rôle, quatre par quatre, s'asseoir à sa table hospitalière, où il apprenait mieux à les connaître, en quelques heures d'abandon qu'en des années de commandement.

Le jeudi soir, il y avait réception chez Mme de Glarande.

Le régiment y venait en assez bon

qu'engageait vis-à-vis des populations, nous ne pouvions pas les priver des lignes promises et qui sont de la plus grande utilité pour elles.

Le projet des propositions qui nous sont faites aurait des conséquences bien autrement graves que leur adoption, qui, du moins, met à couvert une partie de notre responsabilité. De plus, la commission que le conseil général va nommer pourra utilement intervenir dans les négociations pour les lignes en retard.

Les conclusions diverses du rapport donnent lieu à une observation de M. Desrousseaux à propos de l'article 2 de la convention avec le Nord-Est. L'honorable membre réclame l'achèvement de la ligne de Gomines à Eilla et demande que la catégorie cette ligne est classée par le rapport.

M. Maillat répond que rien n'est changé à ce sujet; et que les lignes qui doivent être livrées à une époque fixe par les traités antérieurs le seront à leur heure.

M. Roussel-Desfontaines explique pourquoi la minorité du bureau, dont il fait partie, avait demandé l'ajournement de la discussion. C'est que les membres de la majorité ont bien vu que les intérêts de M. Philippart avaient été parfaitement garantis dans le nouveau traité, mais qu'on s'est demandé s'il n'aurait pas été défendus ceux du département. L'orateur croit qu'il vaudrait mieux encore courir la chance de garantir l'intérêt que d'accepter des conditions aussi lésionnées que celles qui nous sont faites. La Compagnie du Nord demande un versement unique de 119,000 francs, ou des annuités élevées à une somme totale de 190,000 francs par kilomètre. La situation menaçante de la compagnie Philippart ne doit pas nous jeter à corps perdu dans les bras de la compagnie du Nord. Cette situation était-elle d'ailleurs précaire, qu'un mois eût dû changer les dispositions des créanciers de M. Philippart.

M. Goussard croit que la question est celle-ci: l'ajournement proposé est-il possible? S'il doit amener une convention, il faut certainement voter les conclusions du rapport.

Il est prudent, en tous cas, de le savoir, car il est incontestable que la convention actuelle donne au Conseil général une certaine satisfaction.

M. Des Rotours pense que M. Goussard fait une confusion sur la proposition de M. Roussel-Desfontaines. Cette proposition n'est pas une fin de non-recevoir, et M. Roussel-Desfontaines a voulu seulement dire qu'avant de statuer sur un cas aussi grave, le Conseil général devait prendre le temps de la réflexion et ce temps nous a manqué. Il y a mille questions qui nous préoccupent tous et sur lesquelles nous n'avons pas encore de réponse. Des doutes ont existé et ils existent encore. Ainsi, que reste-t-il dans cette convention à l'égard de M. Philippart? Une répartition de 7,300 francs par kilomètre de 1876 à la fin de la concession. Et le département du Nord, qui avait garanti l'opération, que lui reste-t-il, à lui? Il lui reste la garantie qu'il a votée, et qu'il doit maintenir; mais les bénéfices vont à M. Philippart.

Tous ici, nous voudrions des termes réduits; croyons-nous les obtenir par la présente convention? N'est-il pas notoire que l'ouverture des lignes secondaires avait notablement abaissé les tarifs de transports pour Lille, Arras, Valenciennes, Roubaix et Tournai, surtout en ce qui concerne la houille, et nous avons stipulé avec le Nord le maintien de cet abaissement. Or, cela demande du temps. La situation financière de M. Philippart est aussi à examiner.

M. de Marsilly expose la situation du département en face de la compagnie du Nord. La Compagnie de Lille à Béthune lui est indifférente. Le Nord-Est n'a que 176 kilomètres dans le Nord, et la garantie du département, sous ce rapport, s'élève annuellement à 660,000 fr. Or, cette garantie ne va-t-elle pas à s'exercer. Sans doute la situation du Nord-Est n'est pas désespérée, et les 660,000 fr. annuels du département pourraient encore la maintenir. Mais cette ligne a une partie de ses chemins de fer exécutés et elle se déclare impuissante à acquérir le matériel qui y serait nécessaire. C'est le Nord qui doit lui fournir ce matériel qui lui manque. Sans le traité actuel, le département aurait donc la perspective de payer avant quatre ans aux lignes du Nord-Est, une subvention annuelle de 660,000 fr.

Pour le Lille-Valenciennes, il n'y a pas de garantie, c'est vrai. Mais, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier dernier, les employés de la Compagnie du Nord sont venus effacer sur les voitures le nom de « Lille-Valenciennes » pour y substituer celui de « Compagnie du Nord ». A bout de ressources, le Lille-Valenciennes avait dû vendre son matériel.

mais bien plutôt la bonne volonté aux élèves. Elle s'informait auprès de Mme Fontille du moment où seraient distribués la boîte de soldats et la poupée.

— Marie travaille quand elle le veut, disait Mme Fontille; c'est une petite fille intelligente, nerveuse et fine, qui se sent adorée, et parfois en abuse.

— Et Bébé? — Le malheureux enfant a été, parait-il, vivement impressionné par la vue de sa mère, rapportée toute sanglante après l'accident fatal qui l'a tué... Il est resté longtemps sans parler, sans sourire. Maintenant il parle, il rit, mais il ne pense guère.

Et Hortense se sentait émue d'une pitié profonde que s'adressait peut-être plus encore au triste père qu'à l'enfant inconscient.

Le colonel donnait un dîner chaque semaine. Il désirait que tous ses officiers vissent à tour de rôle, quatre par quatre, s'asseoir à sa table hospitalière, où il apprenait mieux à les connaître, en quelques heures d'abandon qu'en des années de commandement.

Le jeudi soir, il y avait réception chez Mme de Glarande.

Le régiment y venait en assez bon